

Allocution prononcée à l'Université d'Ottawa à l'occasion de la Journée mondiale de la traduction réunissant des traducteurs de l'Association des traducteurs et interprètes de l'Ontario (ATIO), de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ), du Bureau de la traduction du gouvernement canadien, ainsi que des étudiants et des professeurs de traduction de l'UdO et de l'UQO.

LA TRADUCTION : UN PONT ENTRE LES CULTURES

par

Jean Delisle, trad. a., term. a.

Professeur émérite, Université d'Ottawa

LA MÉTAPHORE DU PONT symbolisant le travail du traducteur est celle qui vient spontanément à l'esprit, si l'on en juge par sa fréquence sous la plume des auteurs ou des conférenciers qui traitent de traduction. J'en ai recensé, pourtant, des centaines d'autres.

Certaines de ces métaphores sont hypervalorisantes, poétiques même. Le traducteur est décrit comme le « courant vivant de la culture », un « agent de mutation culturelle », le « prêtre d'un *huitième art* » ou comme le « bâtisseur de cathédrales de mots ».

En revanche, d'autres représentations métaphoriques sont carrément méprisantes. Le traducteur est vu comme un « paillason », un « photocopieur intelligent », un « contrebandier », un « déménageur maladroit »... et j'en passe et des plus méchantes. De toute évidence, le traducteur souffre d'un problème d'image.

Tenons-nous-en, pour l'instant, à la plus neutre et à la plus « classique » de ces métaphores, celle du pont, car elle a la cote et nous est d'ailleurs proposée cette année par la Fédération internationale des traducteurs comme thème de la Journée mondiale de la traduction.

Lorsqu'on décrit la traduction comme un « pont entre les cultures », la tentation est forte de verser dans le style grandiloquent et, dans une grande envolée lyrique, de hisser le traducteur au sommet de la pyramide humaine, tant son travail est jugé admirable, indispensable, essentiel.

Sans se rendre coupable d'un tel excès de « vanterie », mot que j'emprunte à l'écrivain Louis Fréchette, il est facile d'illustrer l'apport incontestable du traducteur dans l'histoire. Il suffit de rappeler le rôle qu'il a joué dans tous les domaines de l'activité humaine depuis la Haute Antiquité et de multiplier les exemples concrets de sa contribution au progrès intellectuel de l'humanité.

Au Canada, par exemple, le premier traducteur officiel, François-Joseph Cugnet (1720-1789), nommé à cette fonction en 1768 par le lieutenant-gouverneur sir Guy Carleton, est à mes yeux la figure emblématique par excellence d'un traducteur qui a su admirablement faire le pont entre deux cultures, deux langues et deux systèmes juridiques. Ce secrétaire-traducteur du Conseil a participé activement à poser les bases de la politique nationale de bilinguisme, de biculturalisme et de bijuridisme au lendemain de la Conquête britannique. Une étudiante de l'Université d'Ottawa, Patricia Dumas, consacre justement sa thèse de doctorat à ce personnage important, quoique méconnu, de notre histoire. Son travail, « Traduction officielle et interprétation culturelle », le sortira de l'oubli pour nous le faire connaître.



Personne ne doute non plus que le traducteur a été de tout temps l'artisan de la circulation des œuvres littéraires et des connaissances scientifiques, qu'il facilite les échanges commerciaux et les relations internationales.

Sans les traducteurs, je n'aurais pas pu lire Cervantès, Tolstoï ou l'Égyptien Alaa El Aswany, auteur des remarquables romans *L'immeuble Yacoubian* et *Chicago*, œuvres annonciatrices du Printemps arabe. Je n'aurais pas eu accès à ces univers culturels qui me font prendre conscience des limites du mien.

Le « village planétaire » ne se conçoit pas sans les traducteurs ni les technologies modernes de l'information et de la communication. La diversité culturelle non plus.

Les traducteurs participent aussi, il faut le dire, à la propagation des religions qui sont trop souvent, hélas, des ferments de division, de haine et de violence. La traduction du roman *Les versets sataniques*, œuvre qui peut être vue comme un « produit littéraire dérivé » de l'islam, a coûté la vie à son traducteur japonais Hitoshi Igarashi et à des dizaines d'autres innocentes victimes. Plusieurs autres traducteurs ont aussi payé un lourd tribut pour avoir fait passer d'une rive à l'autre une œuvre controversée. J'en ai donné plusieurs exemples dans un article récent paru dans *Le Devoir*¹.



La décision de traduire telle œuvre plutôt que telle autre n'est pas innocente. Le traducteur peut la choisir en fonction de critères strictement littéraires, mais aussi en fonction de ses opinions politiques, idéologiques ou religieuses. Ce qu'il refuserait de traduire est aussi significatif. Peut-on dire alors : « Dis-moi ce que tu traduis et je te dirai qui tu es »? Ou l'inverse : « Dis-moi qui tu es et je te dirai ce que tu traduis? » Pas forcément. Un traducteur peut très bien traduire *Mein Kampf*, sans partager pour autant les idées du monstre qu'a été Adolf Hitler. Le simple désir de faire passer une œuvre sur une autre rive suffit pour en justifier la traduction, même si cette

œuvre risque d'être mal accueillie. C'est un choix personnel du traducteur. On aurait tort de tenir le messenger responsable du contenu du message.

C'est pourquoi l'image du pont pour représenter la traduction a quelque chose de statique qui me dérange. Le traducteur n'est pas ce « tablier » inerte jeté entre deux rives. L'image, boiteuse, fausse la réalité, car elle fait du traducteur un être passif, d'une totale neutralité. Elle ne lui reconnaît aucune place entre le texte original et le texte d'arrivée. Or, l'histoire de la traduction nous prouve le contraire. Le traducteur a la possibilité de prendre la parole et il a souvent utilisé ce droit tout en sachant qu'il risquait de passer pour provocateur, hérétique ou dissident.

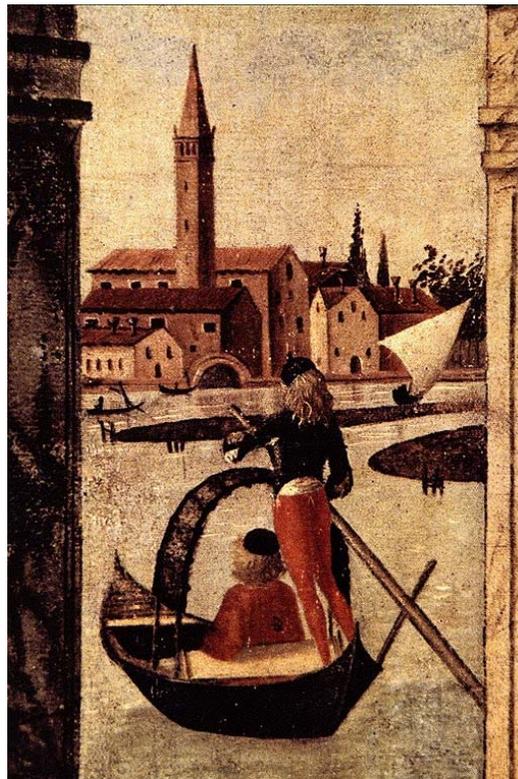
On le voit : traduire n'est pas toujours un acte neutre. C'est parfois un crime passible de la prison ou de l'échafaud. Ce sont là, il faut le reconnaître, des situations extrêmes. Le traducteur-fonctionnaire qui exerce sa profession dans la région de la Capitale nationale ne s'expose pas, heureusement, à de tels dangers. Les documents administratifs sont rarement explosifs. La seule menace qui guette actuellement les traducteurs est une « rationalisation des effectifs », selon l'euphémisme d'usage, si le gouvernement au pouvoir en vient à ne plus reconnaître l'importance de la traduction dans nos institutions. La traduction est indissociable de la réalité canadienne.

Plus on y réfléchit, plus on se rend compte qu'un « pont » n'est pas la meilleure image pour décrire la traduction et son artisan. Sans compter qu'un pont, ça rouille et que ça risque de s'écrouler...

Personnellement, je remplacerais l'image du pont par celle, plus dynamique, d'un passeur qui conduit ses passagers vers des lieux peu connus ou inexplorés afin qu'ils découvrent de nouveaux visages et de nouvelles façons d'appréhender le monde.

La poète et traductrice Céline Zins² a très bien décrit ce passeur : « Le traducteur est celui qui fait passer. Passeur d'une langue à l'autre, d'un

monde à l'autre, passeur d'imaginaire, passeur de mots. Il est celui qui connaît les deux rives, mais qui toujours se tient sur les eaux incertaines du fleuve [...]. Et s'il a bien mené sa barque fantôme, son passager, l'étranger, se retrouvera sur la terre ferme, un peu hésitant de la transformation de ses pas, mais content de se voir sain et sauf. Tandis que lui, le passeur, poursuivra son destin qui est de rester dans la zone périlleuse du passage : celle où se joue la renaissance ou la mort³. »



Au sein de l'ATIO, de l'OTTIAQ et du Bureau de la traduction, il ne manque pas de passeurs compétents. S'ils ne nous conduisent pas vers des destinations enchanteresses en raison de la nature des textes qu'ils traduisent, ils savent nous mener habilement d'une rive socioculturelle à l'autre. C'est déjà beaucoup et il faut leur en être reconnaissants.

¹ « Des traducteurs victimes de la censure », 16 août 2011, p. A-7.

² Traductrice d'anglais et d'espagnol, notamment de Hemingway, Joyce, Carol Oates, Philip Roth, Oscar Lewis, Carlos Fuentes.

³ Citée dans Nicole Zand, « Honneur aux traducteurs littéraires! », *Le Monde*, 23 novembre 1984, p. 23.